

DESCRIPTION D'ACTIONS *VERSUS* RECIT ITERATIF: PROBLEMES DE DENOMINATION

Pedro PARDO JIMENEZ
Universidad de Cádiz

1. Description et récit.

Depuis vingt ans, la place de la description dans les études littéraires n'a fait qu'augmenter: le manque de considération qui l'a toujours entourée se voit remplacé aujourd'hui par l'intérêt croissant de la recherche critique. Dans les années soixante, la description était considérée comme une partie ou un aspect du récit⁽¹⁾. En 1979, A. J. Greimas et J. Courtès la définissent toujours comme «une séquence de surface⁽²⁾» malgré les dénonciations antérieures de M. Bal⁽³⁾. Ce ne sera qu'avec les travaux de Ph. Hamon et, plus récemment, ceux de J.-M. Adam que la description deviendra un objet d'étude émancipé de celui du récit⁽⁴⁾. Tout en admettant les difficultés de la délimitation du narratif et du descriptif, ces deux auteurs ont essayé d'isoler les propriétés

(1) Cf. H. Weinrich, *Le temps*, Paris, Le Seuil, 1973 (1^{ère} éd. Stuttgart, 1964), p. 115 et aussi G. Genette, «Frontières du récit», *Communications* 8, 1966, p. 164-165.

(2) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, vol. I, Paris, Hachette, p. 93.

(3) Cf. M. Bal, *Narratologie*, Paris, Klincksieck, 1977, p. 89 - 112.

(4) Cf. Ph. Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette, 1981.
Cf. J.-M. Adam & A. Petitjean, *Le texte descriptif*, Nathan, 1989.

spécifiques de ce dernier pour en justifier la reconnaissance intuitive et y mettre fin. Cela revient à établir, au moins de façon hypothétique, deux formes «pures» qui s'entrecroisent dans l'acte d'écrire et, par la suite, dans le texte (le *tissu*).

L'objectif de ce travail est d'analyser certains textes où la présence simultanée des marques spécifiques de ces deux formes soulève des problèmes de dénomination. Avant de pénétrer plus avant dans cette analyse, il convient d'établir les marques spécifiques de la description et du récit, ce que nous ferons au moyen du schéma suivant⁽⁵⁾:

NIVEAU MICROTExTUEL

Schéma 1

	D	R
Organisateurs temporels	—	+
Temps verbal	Imp	PS
Progression temporelle	—	+
Durée	Pause	Sommaire
Fréquence	—	Sing.
Représentation sémantique	ETRE	FAIRE
Cohérence syntaxique	—	+

(5) Ce schéma veut réunir les contributions de J.-M. Adam (*op. cit.*, p. 87), G. Genette (*Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 122-182) et A. Kibédi Varga (*Discours, récit, image*, Liège - Bruxelles, P. Mardaga Ed., 1989, p. 20-26). Nous nous sommes inspiré du premier pour la division en deux niveaux (microtextuel et macrotextuel) et pour les propriétés du niveau macrotextuel; de Genette pour les relations de temps et d'aspect; de Kibédi Varga enfin pour les notions de *cohérence syntaxique* et *cohérence sémantique* (il se trouve que *cohérence sémantique* et *isotopie* font référence au même phénomène). Tous les concepts seront explicités dans notre analyse postérieure.

NIVEAU MACROTEXTUEL

Superstructure	D	N
Isotopie	+	—
Intention- Fonction	D	N

Ce schéma, même s'il nous permettra de mesurer le degré d'imbrication des deux activités, est toujours le résultat d'une construction strictement théorique, car «de toute évidence la description pure (de toute narration) et la narration pure (de toute description) n'existent pas⁽⁶⁾». Pour Ph. Hamon, elles doivent être considérées comme «deux tendances textuelles dont il serait sans doute vain de chercher les incarnations exemplaires parfaites⁽⁷⁾».

En effet, dans la réalité du texte la division entre représentation d'objets – personnages (ETRE) et représentation d'actions – événements (FAIRE) cesse d'être valable, car il y a des actions qui servent à décrire et des fragments descriptifs, éparpillés dans les passages narratifs⁽⁸⁾. Pour pouvoir séparer les deux activités dans les textes, on est obligé d'avoir recours à la notion de *dominante* (narrative ou descriptive).

2. Description d'actions (DA) et récit itératif (RI).

Les critères de délimitation étant très nombreux (cf. schéma 1), la dominante n'est pas toujours facile à établir, surtout dans certains textes où l'imbrication du descriptif et du narratif devient à ce point étroite que les chercheurs ne coïncident pas sur la dominante qu'il faut leur attribuer. C'est le cas (et c'est là l'objet de notre travail) d'un type de texte

(6) Genette, 1972, *op. cit.*, p. 133.

(7) *Op. cit.*, p. 97-98.

(8) Cf. R. Barthes, «Introduction à l'analyse structurale des récits», *Communications*, 8, 1966, p. 15.; Genette, 1972, *op. cit.*, p. 133; Hamon, *op. cit.*, p. 97 et F. Revaz, «Prédicats fonctionnels et description d'actions», in Adam & Petitjean, *op. cit.*, (chap. 4), 152-153.

que Genette appelle *récit itératif* et qui a été désigné par la suite par F. Revaz sous le nom de *description d'actions*⁽⁹⁾, deux notions dont la parenté est d'ailleurs admise par les deux auteurs⁽¹⁰⁾.

2.1. La théorie de Genette.

Dans le chapitre qu'il consacre à la fréquence narrative (relations de répétition entre récit et diégèse) dans la *A la recherche du temps perdu*, Genette définit le récit itératif comme un type de récit «où une seule émission narrative assume ensemble plusieurs occurrences du même événement». La série événementielle serait définie par ses limites diachroniques (*détermination*) et par le rythme de récurrence des événements (*spécification*). Le récit proustien se trouve en effet parcouru par un grand nombre de marques de récurrence qui servent à rassembler dans un seul énoncé les événements qui se répètent:

(1) «*Une ou deux fois par mois, à Paris, on m'envoyait lui [oncle de Marcell] faire une visite, comme il finissait de déjeuner,...*⁽¹¹⁾»

(2) «*Tous les matins je courais jusqu'à la colonne Morris pour voir les spectacles qu'elle annonçait*⁽¹²⁾»

Pour Genette, un énoncé est narratif pour autant qu'il raconte un événement. Le segment itératif remplit une fonction «descriptive ou explicative»⁽¹³⁾, mais il appartient toujours au domaine du récit.

2.2. L'analyse de F. Revaz.

Prenant comme point de départ les travaux de linguistique textuelle de J.-M. Adam, Revaz définit la description d'actions comme

(9) Genette, 1972, *op. cit.*, pp. 145 et suivantes; F. Revaz, *op. cit.*, pp. 152 et suivantes.

(10) Genette: «La fonction classique du récit itératif est donc assez proche de celle de la description, avec laquelle il entretient d'ailleurs des rapports très étroits (...) Comme la description, le récit itératif est, dans le roman traditionnel, *au service* du récit «proprement dit»...» (p. 148).

Revaz: «La plupart du temps, d'ailleurs, elles [les descriptions d'actions] ne sont pas distinguées des séquences narratives» (p. 158).

(11) M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, Bibliothèque de la Pléiade, I, p. 72.

(12) *Ibid.*, I, p. 73.

(13) 1972, *op. cit.*, p. 170.

un ensemble de prédicats fonctionnels (séquence) qui ont pour but de *décrire* les propriétés d'un acteur, les éléments d'une situation ou les moments d'une situation. On distingue en principe deux types de DA: séquences d'actions non-ordonnées et séquences d'actions ordonnées. Celles-ci, quand elles sont rédigées à l'imparfait, ne sont pas distinguées des séquences narratives. Pour en finir avec cette confusion, Revaz a recours à deux notions (*transformation* et *fin*) n'existant que dans le récit et qui marquent donc la différence entre les **deux types de superstructure**. Ainsi, tout texte qui présente des actions où il n'y a pas de transformation et dont on ne peut tirer une morale constituerait une description d'actions. Le texte suivant, par exemple, ne constituerait qu'une «simple description d'une suite d'actes»:

(3) En bas l'homme filait plus vite qu'un cheval. Il se poussait avec deux bâtons (...) Il ouvrait ses grandes jambes. Il les refermait. Il balançait ses bâtons. Il penchait son torse à gauche, puis à droite, à gauche, à droite, en se balançant pendant qu'il glissait à toute vitesse sur ses plaques (...)

Dans le sillage de J.-M. Adam⁽¹⁴⁾, Revaz analyse quelques cas d'hétérogénéité séquentielle pour en établir la relation de dominante. Cette analyse montrerait que, la séquentialité narrative étant trop prégnante, on ne peut trouver d'exemples d'hétérogénéité entre le descriptif et le narratif.

Parmi les cas analysés par Revaz, nous voulons retenir ici un deuxième texte qui abonde en marques de récurrence et qui nous aidera donc à confronter sa théorie avec celle de Genette:

(4) (...) Les allumeurs de réverbères étaient nés. Embrigadés par la Lieutenance de police, ils commençaient leur journée en éteignant les lumières aux heures réglementaires. Ceints d'une serpillère qui protégeait leurs vêtements contre les taches d'huile, coiffés d'un chapeau plat sur lequel ils portaient une boîte où tout leur attirail

(14) Cf. *Le texte narratif*, Nathan, 1985; «Textualité et séquentialité. L'exemple de la description», *Langue Française* 74, mai 1987, p. 62-65 et enfin *Le texte descriptif*, *op. cit.*, p. 95-97. Adam parle de deux niveaux d'hétérogénéité: *hét. courante* (niveau de la proposition) et *hét. séquentielle* (niveau de la séquence). Il constate l'existence de deux types de structure séquentielle hétérogène: *l'insertion* (qui ne pose pas de problèmes) et la *dominante*. La relation de dominante est construite sur la superposition de la *superstructure* (structure séquentielle acquise culturellement) de la séquence avec un *plan de texte* (structure séquentielle donnée à l'occasion).

était rangé, ils ouvraient, *chaque matin*, la serrure qui fermait le tube protégeant la suspension, descendaient le réverbère, enlevaient les mèches consumées, nettoyaient les coquilles, renouvelaient l'huile. *A la tombée de la nuit*, ils reprenaient leurs fonctions: tous les réverbères devaient être allumés à une heure précise.

3. Les nouvelles de Marcel Aymé: un cas intermédiaire.

Si l'on s'en tient aux marques strictement textuelles, les quatre textes retenus plus haut présentent de nombreuses similarités. Cependant, à en croire les appréciations des chercheurs, ils appartiendraient à des domaines différents.

Les nouvelles de Marcel Aymé contiennent des textes qui pourraient être l'objet de cette double considération. Tout en participant du descriptif et du narratif en même temps, ces textes ont l'avantage d'appartenir à une entité textuelle plus vaste, la nouvelle, et constituent par là un corpus très approprié pour illustrer notre analyse.

Le contenu narratif des nouvelles est très simple: la vie quotidienne d'un personnage (le plus souvent doué d'une étrange particularité) se voit troublée par un ou plusieurs événements qui aboutiront à des situations très variées⁽¹⁵⁾. Dans le récit / description⁽¹⁶⁾ de la vie quotidienne du personnage nous trouvons des textes comme ceux-ci:

(5) Il y avait à Montmartre un pauvre homme appelé Martin qui n'existait qu'un jour sur deux. Pendant vingt – quatre heures, de minuit à minuit, il vivait comme nous le faisons tous et pendant les vingt – quatre suivantes, son corps et son âme retournaient au néant (...) Les jours où il existait, Martin se levait à l'aube pour n'en rien perdre, s'habillait rapidement, et gagnait la rue (...) Sur son chemin, les boutiques étaient encore fermées, et il lui fallait aller jusqu'à une gare de métro pour acheter un journal qui lui laissât quelque image de ces vingt – quatre heures impossibles à situer. En prêtant l'oreille aux propos des passants, il se demandait ce que le monde avait bien pu faire sans lui (...) Ayant acheté son journal, il s'en allait le lire au fond d'un café, où il prenait son petit déjeuner. D'abord, il dévorait les titres, et puis reprenait chaque page par le menu⁽¹⁷⁾.

(15) Les nouvelles ayméennes les plus représentatives (presque la moitié de sa production) s'adaptent à ce modèle.

(16) Pour le moment, on ne peut rien affirmer sur la nature de ces textes.

(17) «Le temps mort», *Derrière chez Martin*, Paris, Gallimard, 1973, p. 79–80.

(6) Il y avait un coureur cycliste appelé Martin qui arrivait toujours le dernier, et les gens riaient de le voir si loin derrière les autres coureurs (...) Courbé sur son guidon, et le mouchoir entre les dents, il pédalait avec autant de courage que le premier (...) Quand il arrivait à Tours (ou à Marseille, ou à Cherbourg), la foule riait et faisait des plaisanteries: -Eh! Martin! c'est toi le premier en commençant par la queue! Et lui, qui entendait leurs paroles, il n'avait pas même un mouvement de mauvaise humeur⁽¹⁸⁾...

Comme les extraits antérieurs, (5) et (6) représentent des actions ordonnées se répétant dans le passé mais qui ne remplissent pas la condition de transformation requise par le récit.

La confrontation de ces textes (pour le moment DA/RI) avec les «formes pures» représentées dans le schéma 1 donnerait en principe le résultat suivant:

Schéma 2

NIVEAU MICROTXTUEL (PROPOSITION)

	D	DA/RI	R
Organisateurs temporels	—	+	+
Temps verbal	Imp	Imp	PS
Progression temporelle	—	+	+
Durée	Pause	Sommaire	Sommaire
Fréquence	—	Itératif	Sing.
Représentation sémantique	ETRE	FAIRE	FAIRE
Cohérence syntaxyque	—	+	+

(18) «Le dernier», *Le nain*, Paris, Gallimard, 1979, p. 261-262.

NIVEAU MACROTEXTUEL (SÉQUENCE)

Superstructure	D	D	N
Isotopie	+	-/+	—
Intention-- Fonction	D	D	N

La conclusion qui s'impose est que le niveau microtextuel est «narratif» tandis que le niveau macrotextuel présente les traits typiques du «descriptif». Pour justifier cette attribution, il faut analyser et expliciter chaque propriété de façon isolée, ce qui nous permettra en même temps de revenir sur les théories avancées plus haut pour en montrer les possibles faiblesses.

3.1. Niveau microtextuel.

Dans les exemples (5) et (6) on peut repérer deux types d'organiseurs temporels: les adverbes de temps («d'abord», «puis») et les marques de récurrence qui abondent toujours dans un segment itératif («les jours où il existait»). Un tel balisage chronologique, reconnu de façon générale comme un des «signaux» typiques du récit⁽¹⁹⁾, est (au niveau de l'histoire) à la source de la progression temporelle du texte.

Même si l'opposition entre l'imparfait et le passé simple semble être superposable à celle qui sépare le descriptif et le narratif⁽²⁰⁾, cette double identification n'est pas entièrement partagée par les chercheurs qui proposent de dépasser le niveau microtextuel en faveur de structures plus vastes⁽²¹⁾. Dans l'oeuvre de ces auteurs (surtout chez Adam – Revaz) on observe toutefois quelques contradictions à l'heure d'établir le statut

(19) Cf. J.-M. Adam, «La mise en relief dans le discours narratif», *Le Français Moderne* 4, Octobre 1976, p. 320; Hamon, *op. cit.*, p. 159 et aussi Revaz, *op. cit.*, p. 165.

(20) Cf. Weinrich, *op. cit.*, p. 117; Adam, 1976, *art. cit.*, p. 321-322; Ph. Hamon, *op. cit.*, p. 66 et aussi Revaz, *op. cit.*, p. 166.

(21) Cf. Hamon, *op. cit.*, p. 102; Adam, 1989, *op. cit.*, p. 88 et aussi Revaz, *op. cit.*, p. 168.

du temps verbal par rapport à la séquence. Tantôt il faut négliger la forme verbale parce qu'elle ne se correspond pas avec le type de superstructure séquentielle⁽²²⁾, tantôt on se réclame de celle-là pour définir la séquentialité du texte⁽²³⁾.

Les rapports entre *histoire* et *récit* ont été étudiés par G. Genette dans ses *Figures III*⁽²⁴⁾. Parmi tous ces phénomènes, la durée et la fréquence peuvent devenir deux critères de séparation et s'ajouter ainsi à notre analyse.

Les variations de durée entre temps du récit et temps de l'histoire définissent quatre «mouvements narratifs»:

- pause : TR = n, TH = O. Donc: TR ∞ > TH
- scène : TR = TH
- sommaire : TR < TH
- ellipse : TR = O, TH = n. Donc: TR < ∞ TH⁽²⁵⁾

D'après ce classement (très semblable d'ailleurs à celui, postérieur, de Ph Hamon⁽²⁶⁾) la pause descriptive, d'une lenteur infinie,

- (22) Revaz, *op. cit.*, p. 171: «(...) il ne s'agit là que d'un usage particulier des «signaux» du récit,...»
- (23) Adam, 1989, *op. cit.*, p. 88: «De même, une suite d'imparfaits signale une séquence descriptive (voire évaluative) ou des événements secondaires d'un récit».
- Revaz, *op. cit.*, p. 173: «Dans l'exemple (57), la structure séquentielle est homogène: elle est de type *injonctif - instructionnel*. Cela se traduit par l'usage dominant d'*impératifs*» (C'est lui-même qui souligne).
- (24) *Op. cit.*, p. 77-182.
- (25) ∞ > = infiniment plus grand.
< ∞ = infiniment plus petit.
- (26) Cf. *op. cit.*, p. 96. Quand il réfléchit sur les avantages d'une étude de la description au moyen du concept de temps, Hamon propose d'analyser «le rapport qui existe entre les temporalités solidaires (...) du *temps de l'aventure* et *temps de la lecture*». Il en déduit le schéma suivant:

TA	Rapport	TL	Unités
+	>	-	le résumé
+	=	+	le dialogue
-	<	+	la description

s'opposerait au récit «pur» qui est le récit sommaire. Si nous reprenons (5) et (6), nous constatons sans difficulté que le rythme est celui du sommaire.

Les possibilités de répétition des événements racontés (histoire) par rapport aux énoncés narratifs (récit) définissent deux types de récit (toujours dans le sens genettien du terme) qui se combinent dans le texte: le récit singulatif, qui raconte «une fois ce qui s'est passé une fois», et le récit itératif qu'on a défini plus haut (voir 2.1). Mais le critère de la fréquence n'est pas pertinent ici, car, comme Genette lui-même l'affirme, «la description est presque toujours à la fois ponctuelle, durative et itérative⁽²⁷⁾». Il convient toutefois de remarquer que, dans le cas de la représentation d'actions, et donc dans (5) et (6), la description est itérative dans la mesure où elle se sert du récit itératif.

Cette dernière remarque nous montre bien que ce qui prime chez Genette est la représentation sémantique de l'énoncé en dépit des considérations fonctionnelles: tout énoncé appartenant au domaine du FAIRE se rattache à la narration et, par conséquent au récit:

La dernière des propriétés microtextuelles⁽²⁸⁾ de notre schéma, la cohérence syntaxique, a été exposée par A. Kibédi Varga dans son livre *Discours, récit, image*⁽²⁹⁾. La langue a une série de procédés (pronominalisation, emploi des temps verbaux, etc.) qui n'ajoutent rien à la signification du texte mais qui en assurent la cohérence syntaxique. Kibédi affirme que «la description privilégie en particulier la cohérence sémantique, au point que parfois la cohérence syntaxique fait entièrement défaut⁽³⁰⁾». De la même façon, la cohérence syntaxique serait une propriété caractéristique de la narration et donc, du récit «pur». Si l'on revient sur nos exemples, on constate que la cohérence de (5) et (6) est assumée plus par la syntaxe que par la sémantique.

(27) 1972, *op. cit.*, p. 178.

(28) On pourrait contester l'inclusion de ce type de cohérence dans le niveau microtextuel. A la différence de la cohérence sémantique (assumée par un champ sémantique), les procédés qui assurent la cohérence syntaxique ne dépassent pas forcément le domaine de la proposition. En tout cas, J.-M. Adam (dont nous nous sommes inspiré pour cette division en niveaux) admet dans le niveau microtextuel des phénomènes transphrastiques (*op. cit.*, p. 87).

(29) *Op. cit.*, p. 22-26.

(30) *Ibid.*, p. 24.

3.2. Niveau macrotextuel.

Pour saisir la séquentialité de chaque texte, J.-M. Adam distingue deux types de structure séquentielle (ou superstructure⁽³¹⁾):

Schéma 3

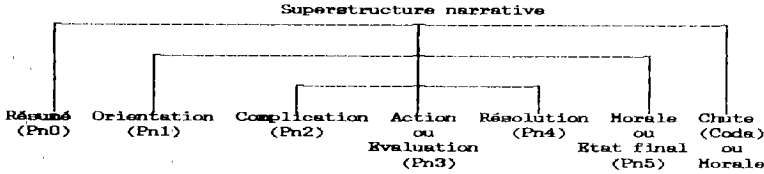
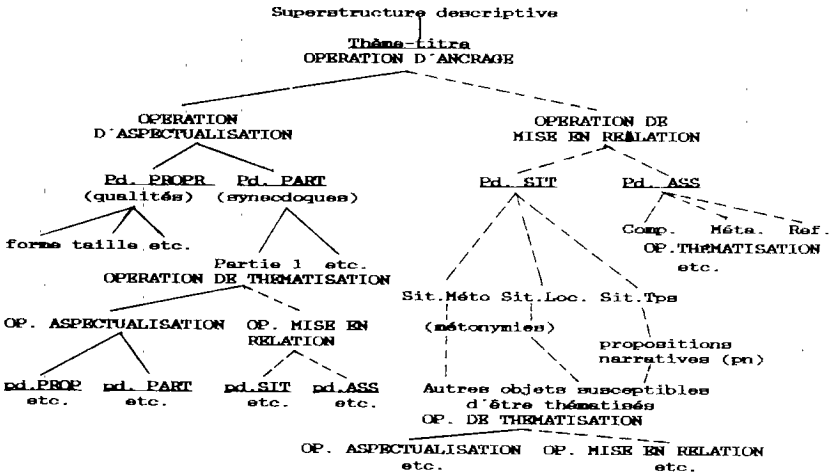


Schéma 4



Les extraits que nous avons retenus jusqu'ici semblent s'adapter parfaitement au schéma de la superstructure descriptive: excepté les prédicats d'assimilation ou de mise en situation, les propositions constituent autant de prédicats fonctionnels exprimant les propriétés d'un thème - titre («un pauvre homme», «vie de Martin») où il n'y a pas TRANSFORMATION et dont on ne peut tirer une MORALE.

(31) Cf. par exemple Adam, 1987, *art. cit.*, p. 59-69.

De toute évidence, le non accomplissement du principe de transformation (d'une *Situation initiale* en une *Situation finale*) fait partie de la nature de tout segment itératif: si les événements se répètent, c'est parce qu'il ne subissent aucun changement. Les cas (5) et (6), qui ne font qu'établir la situation initiale⁽³²⁾ de deux nouvelles de M. Aymé, s'intègrent donc à leur tour dans la superstructure narrative (Pn 1). On reprendra cette distribution à la fin de ce chapitre pour définir le statut diégétique de ce type de séquences.

Le terme *isotopie* désigne un ensemble de mots entretenant une relation sémantique de synonymie ou hyponymie⁽³³⁾. Comme nous l'avons déjà avancé, sauf dans le cas (4) la cohérence du texte n'est pas assumée par un champ sémantique. Si cette condition n'est pas satisfaite dans toutes les représentations d'actions, on doit conclure que nos exemples ne participent pas entièrement de la description «pure». Cela reviendrait à admettre qu'il y a des représentations d'actions qui ne constituent pas un récit (car il n'y a pas de transformation) mais qui ne s'adaptent pas non plus aux exigences de la description.

Dans les textes que nous avons choisis pour notre analyse, la création d'une isotopie semble obéir plus à la volonté de l'écrivain qu'à la nature descriptive du texte. Cela nous fait rejoindre le dernier des critères macrotextuels: ce que nous appelons l'intention – fonction⁽³⁴⁾. Par rapport au projet global de l'écrivain, chaque texte / séquence aurait un but que l'on peut rapprocher de sa fonction à l'intérieur d'un (éventuel) texte supérieur. L'analyse de Genette aussi bien que celle de Revaz nous ferait inclure (5) et (6) dans le domaine du descriptif⁽³⁵⁾.

Pour que cette vue d'ensemble soit complète, il faut établir avec justesse quel est le statut diégétique de la description par rapport au récit. Pour mieux cerner ses différents aspects, les chercheurs ont soumis le récit à plusieurs répartitions distributionnelles dont le résultat peut être résumé de la façon suivante:

(32) D'après le classement de Revaz, (5) et (6) illustrent le cas [1] («des prédicats fonctionnels décrivent des actions dont il faut dériver les propriétés d'un acteur») et le cas [3] («des prédicats fonctionnels décrivent les moments d'une action»). Cf., *op. cit.*, p. 153–165.

(33) Cf. Kibédi Varga, *op. cit.*, p. 23. Kibédi parle de *cohérence sémantique*.

(34) On veut réunir ici les notions de «cohérence – pertinence globale» de J.-M. Adam (cf. 1989, *op. cit.*, p. 87) et de «fonction» du structuralisme classique. En principe, l'intention du texte / séquence et sa fonction dans l'oeuvre devraient coïncider (du moins, si l'auteur a réussi son projet).

(35) Voir notes 13 et 33.

Schéma 5

Weinrich	Arrière – Plan	Premier Plan
Genette	R. Itératif	R. Singulatif
Adam	Descriptions / Évén. 2 ^{es} / Récit	
Revaz	D états / DA 2 ^{es}	Propos. imp.

Si on laisse de côté les contributions de Weinrich et de Genette (qui parlent tout le temps de récit⁽³⁶⁾) on constate qu'il y a toujours une oscillation qui se situe dans le point de rencontre entre la description «pure» et le récit. Ainsi, la considération des événements secondaires semble être différente entre Adam et son collaborateur Revaz. Adam sépare les événements secondaires de la description⁽³⁷⁾, tandis que Revaz réunit les deux notions pour parler de «descriptions d'actions secondaires⁽³⁸⁾». Pour nous, la question demeure in ambiguo: les événements de nos exemples (5) et (6), sont-ils décrits ou racontés? Le texte est donc descriptif ou narratif?

4. Conclusions.

Les problèmes de dénomination constituent le reflet de deux approches critiques différentes: celle du structuralisme classique, représentée par Genette et celle de la linguistique textuelle, représentée par Adam-Revaz. A la source de cette divergence se trouvent deux facteurs essentiels: la teneur événementielle de l'histoire comme critère pertinent (dimension théorique) et le niveau d'application de l'analyse textuelle (dimension pratique).

(36) Cf. Weinrich, *op. cit.*, p. 107–130. Pour Genette, nous renvoyons le lecteur à notre chapitre 2.

(37) «...une suite d'imparfaits signale une séquence descriptive (voire évaluative) ou des événements secondaires d'un récit» (1989, *op. cit.*, p. 88). Sans doute, lorsqu'il distingue ces deux types de séquences, Adam a en tête la possibilité de que les événements secondaires présentent une séquentialité narrative.

(38) *Op. cit.*, p. 162. En réalité, Revaz s'inspire de la division de G. Denhière et D. Legros dans «L'interaction narration–description dans le récit», Ronéo, Université de Paris–Sud, à paraître.

Genette et Adam–Revaz s'accordent sur le fait que le récit n'est tel qu'en tant qu'il raconte une histoire, mais le concept d'histoire diffère pour les deux théories. Pour Genette l'histoire est le «contenu narratif (même si ce contenu se trouve être, en l'occurrence, d'une faible intensité dramatique ou teneur événementielle)»⁽³⁹⁾, tandis que Revaz établit l'exigence du principe de transformation d'une situation initiale en une situation finale. A ces deux positions s'ajoute celle de A. Kibédi Varga: une séquence narrative (où il y a transformation) ne constitue pas en soi un récit si elle ne *mérite* pas d'être racontée, c'est-à-dire, si elle n'éveille pas la curiosité du destinataire⁽⁴⁰⁾. Cette gradation croissante de l'importance de la teneur événementielle montre bien que les problèmes de dénomination procèdent dans une certaine mesure des données théoriques, mais il faut tenir compte aussi du niveau d'application de la théorie elle-même.

Si l'on revient à (5) et (6), le schéma 2 montre bien que les propriétés du récit «pur» s'accumulent dans le niveau microtextuel, tandis que le niveau macrotextuel présente les caractéristiques propres de la description. On pourrait ainsi dire que les propositions narratives (*microtexte*) s'organisent selon une séquentialité descriptive (*macrotecte*)⁽⁴¹⁾. Cela explique les différences de dénomination entre Genette (qui étudie la proposition⁽⁴²⁾) et Adam–Revaz (qui analysent la séquence).

(39) 1972, *op. cit.*, p. 72.

(40) Cf. *op. cit.*, p. 70.

(41) Il y aurait toujours quelques exceptions à cette règle: Revaz, par exemple, affirme que les propositions sont descriptives, car on ne peut y voir qu'une «narrativisation de surface»*(op. cit.*, p. 168), tandis que Kibédi Varga maintient la notion de séquence narrative pour des séquences qui ne constituent pas un récit (*op. cit.*, p. 70).

(42) Genette s'intéresse à l'énoncé narratif en général, c'est-à-dire au texte, mais les remarques ne dépassent pas le niveau de la proposition.

Resumen

Aunque la descripción y la narración no se dan en los textos con absoluta pureza, el lector reconoce sin dificultad la dominante de cada texto. No obstante hay ciertos casos en que ambas actividades se encuentran tan imbricadas que plantean problemas de denominación. Es el caso de ciertos textos que han sido el objeto de la doble denominación de *relato iterativo* (G. Genette) y de *descripción de acciones* (F. Revaz). El presente trabajo analiza este tipo de textos para desvelar las causas de esta doble atribución.

Résumé

Même si dans la réalité du texte la description et la narration «pures» n'existent pas, le lecteur reconnaît de façon intuitive la «dominante» de chaque texte. Cependant, dans certains textes, l'imbrication des deux activités est à ce point étroite qu'elle provoque des problèmes de dénomination. Ainsi, il y a un type de texte qui reçoit en même temps la dénomination de *description d'actions* (G. Genette) et de *récit itératif* (F. Revaz). Dans cet article, nous analysons ce type de textes pour y chercher les causes de cette double dénomination.

Summary

Although description and narration are not found in texts in their pure forms, the reader nevertheless recognizes intuitively the dominant activity in every text. Yet there are occasions on which both activities overlap to such an extent that denomination becomes problematic. Such is the case with certain texts which have at the same time been called 'iterative narrative' (F. Revaz) and 'description of actions' (G. Genette). The present article analyzes this kind of texts in order to find out the reasons for this double denomination.